

NECROLOGIE

LUDOVIC LAFARGUE

Dans le domaine de la vie la mort s'implante constamment et fait des incursions qui laissent dans leur sillage le regret et la douleur. Nul ne peut échapper à la loi commune. L'appel de l'au delà se fait entendre tôt, ou tard, inexorable, implacable. Heureux sont ceux qui peuvent y répondre en ayant conscience qu'ils ont rempli leur devoir de chrétien, d'homme et de citoyen, sans défaillance, jusqu'au bout de la route. Pour ceux-là l'implacable Faucheuse ne doit avoir aucune terreur. Elle doit plutôt leur apparaître comme un envoyé céleste chargé de les aider à franchir le seuil bleu de l'éternité.

Celui qui vient de s'éteindre à Shreveport, Louisiane, mercredi, le 5 de ce mois, ayant la suprême consolation d'avoir à ses côtés les êtres qui lui étaient les plus chers, était du nombre des humains qui ont accompli leur tâche en ce bas monde avec vaillance et qui peuvent par conséquent s'endormir tranquillement dans la paix du Seigneur. Ludovic Lafargue était l'aîné de deux frères, qui vinrent, aux Etats-Unis quel-ques temps après la guerre de 1870, pour se créer un foyer et pour y trouver une nouvelle patrie. Il était né à Poitiers, vieille cité provinciale de France, érigée sur un surhaussement de terrain, d'où elle domine la route nationale qui conduit de Paris à Bordeaux, comme une sentinelle altière du passé. C'est une ville de traditions, d'érudition et de caste littéraire et universitaire. Le souffle de la vieille France y est passé si souvent qu'il y a laissé toute son empreinte, son parfum de jadis.

De son pays natal, qu'il aimait de toute la force de son âme de patriote et d'érudit, Ludovic Lafargue avait apporté l'extrême affabilité et la distinction de manières qui ne cessèrent de le caractériser au cours de son existence. Le trait dominant de cette nature vraiment d'élite était la bonté. Les heurts de la vie qui ne lui furent jamais épargnés pendant la plus grande partie de son existence ne portèrent jamais atteinte à la douceur de son caractère et à l'exquise courtoisie dont il ne se départait jamais. Les chagrins de tous genres, les pertes les plus cruelles, n'aigriront jamais cet homme, qui estimait que la souffrance, à laquelle nul mortel ne peut échapper, doit toujours rester ensevelie dans le plus profond de l'être. Il possédait au plus haut degré ce don si rare et si précieux d'endurer en silence et le sourire aux lèvres les épreuves les plus difficiles de l'existence.

D'humeur toujours égale et souriante, ayant le mot pour rire constamment sur les lèvres, toujours prêt à remonter le moral des autres, il était tenu en haute estime et en profonde affection par tous ceux qui le connaissaient.

Il possédait à fond la langue de ses aïeux, qu'il parlait avec la plus grande pureté et qu'il écrivait avec élégance et perfection. Il était vraiment maître du style, comme peuvent l'attester tous ceux qui se sont intéressés au développement de la littérature française en Louisiane.

Pendant de longues années il dirigea la maison d'objets de piété et d'articles d'importation de France fondée à la Nouvelle-Orléans sous le nom de "Lafargue & Brière," et qui occupait l'immeuble faisant le coin des rues Royale et Orléans. Il existe peu de Néo-Orléanais d'il y a vingt ans, qui ne fréquentèrent pas ou qui ne connurent pas le magasin faisant face à la Cathédrale, dans lequel les articles religieux de tous genres, les beaux livres aux reliures rouges et bleues et aux tranches dorées et les dernières importations de la grande capitale Française semblaient avoir élu domicile en permanence. On s'arrêtait volontiers devant les vitrines brillamment illuminées de la maison "Lafargue & Brière" pour y contempler le contenu savamment et artistement exposé selon la saison ou l'époque de l'année. L'élite de ceux que nous aimons à appeler "les Créoles de la Louisiane" se donnait volontiers rendez-

vous chez "Lafargue & Brière" afin de se procurer les objets de piété dont on pouvait avoir besoin ou d'acheter les beaux livres qui faisaient l'objet de la convoitise des nombreux enfants qui venaient les contempler. Et au milieu du va et vient des acheteurs et des vendeurs, le chef de la maison, Ludovic Lafargue, se promenait, ayant un mot aimable pour chacun et créant partout où il passait une atmosphère de haute courtoisie et de grande bienveillance.

Ludovic Lafargue fut également gérant des départements d'objets religieux et de livres d'écoles des maisons L. N. Brunswig & Co. et Parker, Blake Co., Ltd., toutes deux avantageusement connues dans le monde du commerce de la Nouvelle-Orléans. Là, comme ailleurs, il laissa le meilleur des souvenirs.

Nonobstant ses multiples occupations commerciales et la lourde charge qu'elles lui imposaient, Ludovic Lafargue prit la direction de la grande revue catholique du diocèse de la Nouvelle-Orléans, sous l'administration de Monseigneur Perché, "Le Propagateur Catholique," et pendant plusieurs années en fut le rédacteur en chef. On doit à sa plume érudite et féconde plusieurs des articles les plus remarquables qui parurent dans cette publication. Dans cette tâche, extrêmement difficile et ingrate, Ludovic Lafargue sut se conquérir l'estime et l'admiration de tous ses contemporains. Il collabora plus tard à l'Abécille de la Nouvelle-Orléans et ne cessa de s'intéresser jusqu'à la dernière heure à la carrière de notre journal, se rendant compte de l'utilité et de l'importance de sa mission.

Pendant toute la durée de son séjour à la Nouvelle-Orléans il prit part activement aux manifestations Franco-Américaines dont notre ville fut le théâtre, et fut un membre zélé des sociétés Françaises de notre communauté.

Les dernières années de son existence furent passées à Shreveport, sous le toit affectueux de sa seule enfant, Madame A. M. Saracco, née de son union avec une de nos Louisianaises les plus distinguées, Clara Augustin. Dans la cité du nord de la Louisiane, Ludovic Lafargue, comme il l'avait déjà fait, à la Nouvelle-Orléans, s'était créé un groupe d'amis sincères et dévoués. La petite colonie Française de l'endroit d'un commun accord l'avait choisi comme chef et pendant plusieurs années il présida avec un zèle inlassable et un patriotisme ardent aux destinées de la Société Française de Shreveport. Ce groupement, qui s'est senti cruellement atteint par la perte de son président, a rendu le plus éclatant hommage à sa mémoire de compatriote serviable et de bon Français en recouvrant sa tombe d'un grand tapis de fleurs au milieu duquel se détachait en relief fleuri les couleurs immortelles de la France, celles de ce drapeau que le défunt n'avait jamais cessé de défendre et qui jusqu'à son dernier souffle symbolisait pour lui le plus grand culte de sa vie.

Il était juste que ce fut à l'ombre du tricolore que sa dépouille mortelle fut inhumée dans le caveau de famille à la Nouvelle-Orléans. Ludovic Lafargue avait voué à sa patrie le plus entier dévouement et l'affection la plus profonde. La France incarnait à ses yeux tout ce qu'une nation peut avoir de grand, de noble et de glorieux. Aussi ce dut être pour lui une bien grande joie lorsque l'heure de la revanche eut sonné sur les bords de la Marne et que le tricolore traversa de nouveau le Rhin, porté en triomphe par les poilus de Joffre, de Pétain et de Foch.

C'est un Français dont ses compatriotes peuvent être fiers sous tous les rapports, qui vient de s'éteindre. Paix à ses cendres et gloire à sa mémoire de patriote et de citoyen utile.

A son genre et à sa fille, demeurant tous deux aujourd'hui à Shreveport, M. et Mme A. M. Saracco, à son frère, M. Maurice Lafargue, ancien rédacteur en chef de l'Abécille de la Nouvelle-Orléans, aux enfants de ce dernier et à la famille Augustin à laquelle il était allié doublement par les liens du mariage, l'Abécille de la Nouvelle-Orléans adresse son souvenir sympathique et respectueux.

Mort de M. George L. O'Connell



M. George L. O'Connell, professeur de musique et musicien de grand renom de la Nouvelle-Orléans, est mort mercredi dernier, à l'âge de 61 ans.

M. George O'Connell fut pendant de longues années chef d'orchestre de l'Opéra français et était chef de l'orchestre de la Société de Musique de la Nouvelle-Orléans, ainsi que de celui du Cercle Lyrique et du club des Chevaliers de Colomb.

Il était natif de la Nouvelle-Orléans. Sa mère, Mme Emilie Perilliat O'Connell, fut la première à lui donner des leçons de musique. Il finit ses études sous la tutelle du Professeur Jules Cartier, de Paris.

Les funérailles de feu O'Connell ont eu lieu jeudi dernier. Ses dépouilles ont été ensevelies au cimetière St. Louis.

Il est survécu par deux frères, MM. Paul O'Connell, qui habite en France, et Henry O'Connell, qui habite à la Nouvelle-Orléans, ainsi que par une sœur, Mme H. M. Soniat, de la Nouvelle-Orléans.

Greves du Temps Passe

Au XVIII^e siècle, c'étaient nos juges qui faisaient grève.

Ces messieurs du Parlement étaient de fort puissants gens à Paris, ils se mêlaient un peu de tout: de politique, de religion même, prenant parti pour les jansénistes contre l'archevêque. En province, ils tenaient le haut du pavé. Un président entretenait un domestique considérable. Il circulait dans un carrosse majestueux, garni de cuir et de velours, qui encombra toute une rue. Les conseillers aussi étaient fort bien pourvus d'honneurs et de rentes. Les uns et les autres avaient, pour la plupart, l'esprit aigu, le goût des livres et du beau langage. C'étaient des lettrés et des érudits, aussi experts dans les bouquets à Chloris que dans la satire. Ils adressaient de petits vers aux dames, mais des remontrances sévères au roi. Leur histoire est celle des conflits du temps.

Dans la seconde moitié du siècle, les raisons de protester ne leur manquent pas. Le gouvernement de Louis XV est de plus en plus impopulaire. Il y a tant d'abus, tant de gaspillage, l'argent fuit de tous les côtés. Nos robins prétendent contrôler la cour. Ils ont un programme d'opposition extrêmement hardi. Leur mouvement s'étend, s'organise; dans toute la France, ils forment une vaste fédération qui élève une voix irritée. Leur grande menace, celle dont ils parlent très haut avant de la mettre à exécution, est de faire grève. Ils s'y décident enfin. Le cours de la justice — cette justice déjà si lente en temps normal — est interrompu.

Le roi répondait en exilant les robes longues. En province, cette lutte donna souvent lieu à des incidents. Un certain comique se mêlait au drame. A Bordeaux, un des protagonistes fut le maréchal de Richelieu, gouverneur de Guyenne, et le type même du grand seigneur autoritaire et épileptique. Mme Geoffrin l'appelait "une épilure de

NECROLOGIE

ROUSSEL—M. Edouard Roussel, de la paroisse Saint Jean Baptiste, est mort vendredi, le 7 octobre 1921, à l'âge de 81 ans. Il laisse trois enfants, Henri et Léonie Roussel, et Mme Leon Keller.

VIGNAU—M. Isidore Vignau, époux de Theresa Koch, est mort vendredi, le 7 octobre 1921, à l'âge de 47 ans et 8 mois. Il était natif de Lucarmons, Basses Pyrénées, France.

CHENET—Mme Louis Chenet, née Emma Le Bourgeois, est morte samedi, le 8 octobre 1921, à l'âge de 84 ans et 6 mois. Elle était native de la paroisse Saint Jacques et cousine de l'honorable Louis Le Bourgeois, délégué, avec l'ancien gouverneur A. B. Roman, représentant la paroisse Saint Jacques à la Convention de la Sécession en 1861.

tous les vices." Il était arrivé dans une voiture singulièrement molle et confortable, qu'il appelait sa dormeuse. Elle était, en effet, assez longue pour qu'il s'y couchât, et contenait un bon lit bien bassiné quand il faisait froid. Un récit du temps nous parle aussi d'"une cuisinière" attachée sous cette voiture, et qui faisait cuire doucement, par le moyen de briques rouges, les viandes qu'il désirait. Le maréchal de Richelieu avait coutume de vivre comme il voyageait, avec la même entente de son agrément et de son bien-être. Tyranique, avec cela, orgueilleux comme un vice-roi, il avait exigé pour son entrée dans la ville le plus de fracas possible, toutes les musiques et les mousquetades. Tel était l'homme qui prétendait "rognier leurs ongles" à MM. les juges. La lutte fut chaude. En 1771, Richelieu avait la joie de l'emporter. Un arrêt du chancelier Maupeou venait de dissoudre les Parlements récalcitrants. En Guyenne, des fournées de proscrits partaient pour l'exil.

Trois ans après, la situation était retournée. Louis XV venait de mourir. Tout le cérémonial était mis en branle. La noblesse avait pris le deuil: "le grand deuil, d'abord, en crépon et pleureuses, garnitures d'étamine, bas de soie noire, souliers et boucles bronzés; puis, le petit deuil blanc ou noir, avec gazes brochées, bijoux et diamants... La bonne compagnie s'exécuta d'une façon si rigoureuse que les étoffes d'ordonnance encherirent du double." On cacheta les lettres à la cire noire.

Mais d'autres changements plus considérables ne se firent pas attendre. En Guyenne, Richelieu avait dû quitter son gouvernement, poursuivi de couplet railleurs:

Vieux courtisan mis au rebut.

Vieux général sous la remise.

A la cour tu n'es plus de mise;

Il t'a fallu changer de but...

Confus de l'inutilité

Où languit ta futilité,

Tu n'as plus de grâce à prétendre.

Tu n'as plus de rôle à jouer;

Voltaire est las de te louer

Et le monde est las de t'entendre.

Six mois après, le jeune roi rétablissait les Parlements. A Bordeaux, les revenants étaient acclamés. Leurs voitures passaient dans les rues tendues d'étoffes, de draps de lit, et jonchées de fleurs.

Telles furent les grèves d'autrefois. Elles évoquent plutôt l'idée de joutes audacieuses entre les puissants. Le bruit de la foule n'est encore qu'une rumeur immense qui les accompagne. Ces luttes suscitaient littérature, pamphlets, satires, et aussi très nobles harangues. Ce sont les armes du temps passé.

JEAN BALDE.

UN JARDINIER STATISTICIEN

Madame—Tu calcules ce que nous doit la Bochie?

Monsieur—Non, mais d'après le calcul de pois ensemencés et le calcul des probabilités, nous devons avoir cet année 32,797 petits poids.